

Je bande



Sur la plage.

Me voici dans une colonie de vacances, comme éducateur, c'est mon boulot, je suis pion à l'école, pour mes vacances, moniteur. J'adore les enfants, c'est la raison du choix de mon boulot.

Il faut dire que je n'ai pas été reçu comme instituteur, mais comme éducateur

J'avais une journée de congé, je me rendis très tôt sur la plage, je ne voulais pas être dérangé, les enfants viennent l'après-midi, pour moi le matin, c'est le mieux.

Sur la plage, à ma place préférée, une jeune fille, d'ailleurs assez jolie, basanée, plutôt noire, était déjà là, la poitrine découverte,

mais à plat ventre, m'interdisant de l'admirer, je la soupçonnais d'ailleurs d'être belle. Je suis bien obligé de la remarquer et de la regarder. Une beauté comme elle, on la dévore des yeux, si on ne peut pas faire autrement. Malheureusement, je ne pouvais pas faire différemment, c'était d'ailleurs la première fois qu'une fille, même à poil, me faisait un tel effet.

– Bonjour Mademoiselle, lui dis-je. « *Moi, au moins, je suis poli.* »

– Bonjour Jean-Claude, me répondit-elle avec le sourire, « *je sursaute* » tu m'as devancé, relevant la tête et de ce fait me laissant admirer un instant, sa belle poitrine, je me suis même arrêté, d'abord surpris par la beauté de sa poitrine, par la beauté de cette fille.

J'étais encore plus surpris, qu'elle connaisse mon nom, mais surtout qu'elle me montra sa poitrine, sans que cela ne la dérangeât le moins du monde, d'une manière très naturelle, sans y faire plus attention, avant de se rallonger à nouveau, fermant les yeux.

Elle m'ignorait maintenant complètement. Je la regardais toujours. Elle se faisait bronzer au soleil avec un micro bikini, qui ne lui cachait absolument rien de ses vraiment belles fesses. Ce qu'elle se faisait bronzer par contre, était pour moi une énigme, car elle était déjà noire, presque comme de l'antracite, elle était d'une beauté qui m'attirait, comme un aimant. Je l'admirais toujours, je n'avais pas repris ma marche.

À un moment, elle dégrafa même le ruban de sa culotte, la poussa sur le côté me découvrant ses fesses, dans toute sa splendeur.

Ses fesses, putain d'une beauté ! Et je m'y connais hein, Ses cuisses à peine écartées laissaient entrevoir sa belle touffe noire bleutée.

Elle voyait bien, que je la regardais, que je dévisageais les moindres détails de son corps, elle souriait, elle me souriait, elle savait qu'elle était belle.

Je bandais, comme un porc. Je ne pouvais plus rester à côté d'elle sans risque. Il fallait absolument que je m'éloigne pour que je me fasse éjaculer le plus vite possible. Ma queue avait pris des dimensions exceptionnelles. Je pris mes distances, je pris du recul assez loin pour pouvoir me soulager sans qu'elle ne s'en aperçoive.

J'en avais honte, elle me faisait vraiment bander, cela ne m'était encore jamais arrivé. Par chance, nous étions encore seules sur la plage.

Je pensais à elle, en me branlant, je voyais sa belle chatte devant mon nez, qu'elle était belle, (pas que sa chatte), ses nichons, ses mamelons et surtout, son sourire innocent, elle était une vraie beauté.

L'eau était encore un peu froide, cela me fit du bien, de me baigner, ma bite se calmait, je m'éloignais un peu, à mon retour, elle se lançait dans le lac, complètement nue. Elle n'était pas encore très loin. Je me suis figé pour lui demander.

– Tu te baignes toujours toute nue ? Lui demandé-je.

– Uniquement s'il n'y a personne, s'il y a du monde, je n'aime pas. Elle était déjà partie, mais apparemment, elle ne me considérait pas comme du monde, cela ne la gênait pas à poil devant moi, par contre, cela me gênait, affreusement, cela me faisait atrocement bander.



Elle nageait d'ailleurs admirablement bien, je la regardais un moment de la plage, je ne voyais que ses belles fesses qui se dandinaient gracieusement au-dessus de l'eau. Je m'aperçus qu'elle me faisait bander de nouveau. Je ne pus m'empêcher de me retourner

et de me faire éjaculer sous ma serviette, je n'avais d'ailleurs plus besoin de la regarder pour bander, rien que d'y penser me suffisait.

Comme je ne la voyais plus, je me levais donc. Je voulus me changer, je retirais donc mon maillot-de-bain et, à poil je voulus enfiler mon slip. Le cul à l'air, elle passa à mon côté, presque à me toucher. Elle me regardait souriante, fixant ma bite déjà bien droite, qui se dressait de plus en plus. Putain la honte, je me dépêchais de disparaître, en bandant bien entendu mon slip dans la main.

Elle me tourmenta le reste de la journée. Je me demandais qui elle pouvait bien être ? Je ne l'avais jamais vue auparavant, elle connaissait mon nom, mais surtout, elle était belle comme le jour.

Je l'avais sans cesse devant mes yeux, qui me faisaient continuellement bander, comme un cheval.

Je voyais sa chatte, ses nichons, ses mamelons, ses fesses, cela était pour moi intenable. Je la voyais continuellement avec son sourire innocent.

Une branche me caressa le dos, je sursautais, me retournant d'un bon croyant que c'était elle qui me caressait, elle me hantait, je la voyais de partout. De partout elle me faisait bander.

La fille du grand patron

Les enfants se sont rendus naturellement sur la plage, pendant ma journée de congé, moi, je me suis rendu au village, pour manger au restaurant, j'avais envie de manger le couscous.

Elle, elle revenait sans cesse devant mes yeux, pour me faire bander, pour me faire souffrir, mais qui était-elle, cette beauté ? Cela me tracassait.

Le soir venu, je demandais à mes camarades, mais personne ne pouvait me donner plus de renseignements, je crois que personne ne l'avait vu, personne ne la connaissait, pourtant une fille comme celle-là ne devait échapper à personne. Ils étaient tous mariés, sauf moi, je pense, que de ce fait aucun n'était intéressé à elle, sauf moi.

Merde, mais une aussi belle fille, ne passe pas inaperçu, même marié, on regarde toujours une beauté et c'était une beauté, ou bien, je me faisais des idées.

Je ne voulais plus la rencontrer, mais je venais chaque soir après que les enfants sont au lit, et chaque matin avant leurs levés.

Je ne voulais plus la rencontrer, mais j'espérais quand même, dans le fond de moi-même, la revoir, la rencontrer, mais la fille semblait avoir disparu.

Je respirais à nouveau. J'oubliais d'ailleurs lentement cette fille, Pour notre dernier samedi, ayant de nouveaux congés, à six heures du matin, elle était là de nouveau, Nue sur sa serviette, cette fois, complètement nue, à plat ventre, sans rien, absolument nue comme un ver. J'étais figé, je la regardais. Elle fut plus rapide que moi.

– Bonjour Jean-Claude, me dit-elle. Toujours aussi matinal ?

Assise sur sa serviette, dans le matin. Les jambes écartées, sans-gêne devant moi, une belle touffe noir bleuté entre ses Jambes, tentait de cacher son papillon. Je voyais même ses petites lèvres roses inondées et ma bite qui gonflait dans mon slip. Je ne savais pas où poser les yeux, je ne savais pas où regarder. Je voulais continuer mon chemin, me cacher.

– Oui, répondis-je, je suis toujours très matinal.

Je continuais mon chemin, j'étais gêné par ma bite qui gonflait et par sa nudité.

– Jean-Claude, assieds-toi donc là, me dit-elle, frappant de sa main à côté d'elle, m'invitant à m'asseoir. Elle ne quittait plus mon visage du regard, me fixait dans les yeux.



Putain de merde, je bande en plus. Je ne pensais même pas à refuser l'invitation. Elle m'ensorcelait. Je m'assieds alors à côté d'elle, en tremblant, elle se poussa un peu, pour se rapprocher de moi.

Être nue, ne semblait pas la gêner le moins du monde, j'avais même l'impression qu'elle y prenait du plaisir.

– Cela ne te gêne pas, de te retrouver à poil à côté de moi ?

– Et toi ? Tu peux te mettre à poil, cela ne me gêne absolument pas. Elle pose sa main sur mon genou. Elle me regarda dans les yeux, puis détaillant mon corps, elle me lança sa serviette, elle continue, sans rougir. Couvre-toi si tu es gêné, moi, je te l'ai dit, cela ne me gêne pas du tout, cela

me plaît même, je te trouve même très beau. Même avec une érection.

« Seulement moi, j'étais rouge comme un coquelicot avec une bite plus longue que celle d'un cheval et qui commençait à sortir de mon short par le haut. Elle le voyait bien. Merde, en plus j'ai l'impression qu'elle me drague »

– Jean-Claude, j'ai entendu dire que tu voulais savoir qui j'étais, sa main glisse sur ma cuisse contre mon short, elle caresse ma cuisse maintenant. Je vais te le dire, je suis la fille du patron de ton directeur, le propriétaire de l'ensemble.

Elle ne dit plus rien, elle se lève lentement, moi, qui ne la quittais plus des yeux et court dans le lac. J'admirais ses fesses qui se dandinaient, et qui faisaient grandir ma queue, si cela était encore possible. Elle avait à peine disparu dans les eaux du lac, que j'éjaculais entre mes mains, sans même être obligé de me masturber. Je respirais désormais assez fort, appréciant mon éjaculation.

Je voulus me lever, faire disparaître le sperme que j'avais dans la main, merde, elle était déjà là, debout devant moi, je pense elle avait voulue me donner l'occasion d'éjaculer. Elle était, bien entendue à poil, ma main encore pleine de sperme que je cachais dans mon dos. Elle pose le bout de ses doigts sur ma poitrine.

– Je vois que cela va mieux chez toi ? Dit-elle après avoir jeté un coup d'œil sur ma bite, en souriant.

Je n'étais pas que vexé, j'avais l'impression qu'elle me narguait, qu'elle m'allumait, qu'elle s'amusait avec moi. Vexé, je jette sa serviette sur le sable et je m'éloigne.

Le dimanche, les enfants sont rentrés chez eux. Je suis resté à la colonie, car tout le monde, devait se retrouver le lundi, nous avions un réunion, nous devions toucher notre salaire, une petite fête était annoncée avant notre départ, prévu pour le mardi.

Donc, après le départ de tous, je suis allé sur la plage, à quatorze heures, le soleil frappe, je me dénude et me jette à l'eau, cette fois, je suis nu, complètement nu.

Je me foutais bien de la rencontrer maintenant, bien résolu à ne pas lui répondre, à ne pas lui parler, je voulais l'ignorer, étant même persuadé qu'elle ne viendrait pas, peut-être que je l'avais vexée.

Qu'elle ne viendrait pas avant le soir, comme à son habitude, mais là, je serais déjà reparti.

Dans le lac, je pensais à elle, mais la nage et la température de l'eau m'empêchait de bander de trop.

Enfin seul de retour sur la plage, seule dans l'eau, j'étais heureux. J'étais content de ne l'avoir pas vue, mais elle ne quittait quand même pas mes pensées, la beauté de sa chatte, de sa poitrine, me revenait continuellement devant les yeux. Le soleil se levait haut dans l'horizon, je laissais ses rayons lécher mon corps, je me laissais éblouir, en rejoignant lentement ma place, les bras en croix.

Je cherchais ma serviette, j'allais me retourner, elle me la pose sur le dos, ce fut un choc, me voilà de nouveau en train de trembler, de bander, je ne pouvais même pas le dissimuler, elle était devant moi. Elle m'essuyait délicatement, s'attardant même sur mes fesses qu'elle lissait de sa main nue. Je fus étonné, c'était bon, beau, je continuais à bander de plus belle, c'était à prévoir, je ne pouvais absolument rien faire, même pas foutre le camp. D'ailleurs, je n'y pensais pas. Je subissais, j'appréciais ce qui se passait.

– Tu es arrivé de bonne heure aujourd'hui Jean-Claude. Me dit-elle très gentiment. Je me retourne, voulant lui dire de foutre le camp, elle ajoute sans me laisser le temps d'en placer une. Désires-tu, que je t'essuie ta poitrine également ?

Sans attendre la réponse, elle me frictionnait ma poitrine, mon ventre et ma bite, je ne pouvais plus me mouvoir, j'étais paralysé. Ma

bite avait déjà, sans sa friction, doublée de volume. Elle n'essayait pas mon ventre, ma poitrine ou ma bite, non, c'étaient de véritables caresses, sensuel, douces, délicates,

Ses lèvres ont affleuré mon épaule à plusieurs reprises, qui m'a fait sursauter, sa joue glissa plusieurs fois sur ma poitrine qui me donnait la chair de poule.

Ses mains nues se sont déplacées sur ma poitrine, sur ma bite, sur mes testicules, mais c'était tellement bon, j'en avais énormément de plaisir. Je ne pus m'empêcher de le lui dire.

– Tu ne peux pas me laisser tranquille ? Au lieu de m'allumer, de me faire bander, de me caresser...

– Tu n'aimes pas Jean-Claude ? Sa main avait stoppé sur ma bite. Elle était attristée, me le montra.

– Non, pas comme ça.

– Comment ? J'élève alors un peu la voix, elle sursaute et tremble un peu.

– J'aime bander si la fille me plaît et me fait jouir, jusqu'au bout. Je n'aime pas à moitié. J'aime si la fille qui me fait bander avec des caresses et si elle termine ce qu'elle a commencé, Pas comme tu me fais, j'aime bander et juter, si elle m'aime, alors casse-toi, maintenant, je rentre. Elle était tout attristée et presque en pleurant, elle laissa tomber ses bras. Elle me dit.

– Excuse-moi, Jean-Claude, je ne savais pas, mais je n'écoutais plus, elle m'a tendu la main en désespoir.

La dance

Lentement, je rentrais, il n'était pas bien tard, mais cette connasse, m'avait énervé, je bandais encore davantage. Putain, même si elle n'est pas là, elle me faisait bander. Je la voyais encore plus devant moi, me suppliant, je la voyais, me tenant ma bite, m'embrassant. J'avais eu peur de l'avoir vexé, de lui avoir fait mal. Je vivais un vrai cauchemar

Étant seul, derrière les dunes je ne pus pas m'empêcher de me branler de nouveau tellement j'étais excité, je la voyais sans cesse devant moi, m'offrant sa poitrine, sa bouche et sa chatte si douce. Putain que c'était bon de juter, cela me soulageait, mais malheureusement pas pour longtemps. Je ne devais pas fermer les yeux, autrement je voyais son sourire, ma bite dans sa main ou dans sa bouche, je la voyais me faire éjaculer, me branler, m'embrasser.

Je rentrais chez moi, plutôt dans ma chambre. Après une bonne douche, je me suis mis au lit.

Cette nuit fut pour moi un vrai calvaire, je la voyais continuellement devant moi, nue, me donnant ses seins dans ma bouche les uns après les autres, m'offrant ses petites lèvres roses sur ma bouche, sur ma langue.

Je me voyais même la chevauchant, la faire jouir, me faire jouir, je l'embrassais. Elle me faisait éjaculer sur sa poitrine, son ventre ou son visage. Quelquefois, j'éjaculai même en dormant. Je voyais ses fesses, son cul.

Ses mamelons qui pointaient, provocants, posés sur mes lèvres. Je me suis réveillé, tout avait disparu, sauf la serviette que j'avais pris la précaution d'étaler sur mon lit était pleine de sperme, de foutre.

Ma bite se retrouvait dans sa bouche dès que mes yeux se fermaient ou mon gland dans sa chatte qui pissait sa cyprine. J'étais obligé de me faire éjaculer plusieurs fois dans la nuit.



Une catastrophe. Je me suis levé à cinq heures, et avec précaution, je me dirigeais vers le lac. Je regardais prudemment de part et d'autre, bien décidé à lui dire ce que je pense, qu'elle devait, une fois pour toutes, me foutre la paix, mais par chance, je ne l'ai pas rencontrée. Je me cherche un coin caché pour me dévêtir, me branler et nager. Me branler, me faire éjaculer était devenu un besoin, mais plus je me branlais et plus, je la voyais devant mes yeux et plus, j'avais besoin de me branler. Un cercle vicieux.

Toujours, avec la peur au ventre de la rencontrer. Pensant continuellement à elle, je bandais continuellement, étant obligé de me faire jouir à tout moment tellement mon excitation était grande. Je ne connaissais même pas son nom, pour moi, elle était « ELLE ».

Je la voyais, ma bite dans sa bouche, qui me faisait éjaculer sur son visage, sa poitrine et son ventre, m’embrasser, me caresser.

Je sentais même, ses mains me caressait les testicules, les prenais dans sa bouche, j’en devenais fou.

Je revenais de mon bain, pour le petit déjeuner. Une voix féminine m’interpelle, je me crispe et sursaute, avec la peur aux couilles cette fois, c’est ELLE, je sursaute.

– Jean-Claude, as-tu fait ta nage Matinale ? Me demande Éléonore, une bonne amie du groupe. Je laisse tomber un puissant soupire de soulagement.

– Putain Éléonore, tu m’as fait une de ses peurs. Oui bien sûr.

– Jean-Claude, tu es vachement sensible en ce moment.

– Ce doit être la fatigue. Je ne voulais pas dire ce qui me rendait nerveux.

– Tu viens cette après-midi ? Ça commence à trois heures il y aura même un buffet.

– Bien sûr que je viens. À plus tard.

– À plus tard.

Je me suis mis en survêtement. Jusqu’au début de notre petite fête, je sautais en l’air, en sueur, chaque fois que j’entendais une fille ou une femme parler dans mon dos, C’était devenu intenable, elle m’avait ensorcelé. aintenant, même avec mes yeux ouverts je la voyais me sourire tendrement, me présentant sa belle poitrine.

Enfin, la fête commence de la musique pour danser, mais je ne voulais pas danser, je voulais manger. J’étais d’ailleurs redevenu maintenant assez calme, je respirais profondément pour essayer de la chasser de devant moi.

Un bon vin se trouvait sur la table de service, un bon fromage à côté. Je me fais un bon casse-croûte au fromage bleu d'une demi-baguette, j'adorais cela et comme j'étais le premier, j'appuyais un peu plus sur le fromage, avec un bon vin du beaujolais.

Je remplis donc mon verre à ras bord. Un vrai régal. Elle avait disparu pour un moment, je ne pensais qu'à mon casse-croûte, oubliant mon cauchemar pour un moment. Mon verre, mon casse-croûte dans les mains, me léchant déjà les babines, je vais m'asseoir à une table un peu cachée et... « je... dé... guste », les yeux mi-clos, seule, comme j'aime l'être, oubliant tout le reste.

Je regardais les gens danser, moi, je n'aimais pas trop, bien que je sache parfaitement danser. Après avoir avalé mon casse-croûte, je me lève, un deuxième casse-croûte, ferait bien l'affaire. Je me mets dans la file d'attente. Une main se pose sur mon épaule qui me fige, qui me glace, laissant courir une secousse électrique le long de mon échine. Je prends la chair de poule, je l'avais reconnue, je n'avais plus envie de casse-croûte, c'était elle, je tremblais.

Elle m'avait hypnotisé, le pire, je bandais de nouveau, elle m'attirait comme un aimant, comme une dizaine d'aimants, ma peur m'avait rejoint, j'étais dans l'incapacité de la repousser.

– Jean-Claude, tu me fais danser ? J'ai vraiment envie de danser avec toi, je sais que tu danses admirablement bien.

Comme j'étais figé sur place, que je ne bougeais pas, je crois même avoir fermé les yeux, ce qui ne m'aidait pas mieux, elle me prend par la main et m'entraîne. Je la suis sans résistance de ma part sur la piste de danse. Tout ce que je voulais lui dire avait disparu, je me laissais entraîner, son genou contre ma bite, contre mes testicules, je me laissais bander, je ne pouvais pas aller contre.

Elle portait, tout comme moi, un survêtement, à la différence, sa veste n'était pas fermée, je pouvais distinguer sa belle poitrine nue dans cette veste sans rien d'autre. Ma bite, comme on pouvait s'y

attendre, grossissait, grandissait à vue d'œil, si elle le pouvait encore. Elle tire ma main sur sa poitrine, qui entre dans sa veste, sur ses beaux seins, bien ferme. Ces mamelons pointaient, provocant, la palpant, je tremblais comme une feuille morte. Elle m'avait ensorcelé, je n'avais plus de résistance, je voulais lui dire, de foutre le camp, mais ma main caressait sa poitrine, ma bite se plaçait déjà contre son pubis. Elle sentait très bien quelle sorte de problème, elle avait occasionné.

Nous commençons à danser, elle se presse contre moi, sa cuisse contre la mienne, entre mes jambes, je lui prends une main pour danser, elle passe sa deuxième dans mon dos, dans mon survêtement. Elle se penche à mon oreille, caressant mes fesses, sa joue contre la mienne.

– Jean-Claude, tu n'as pas de slip ?

– J'ai oublié, « *En plus, j'avais vraiment oublié* »

– J'adore, j'aime caresser tes fesses, continue-t-elle, tu aimes ?

J'adorais ses caresses, je bandais encore plus, je crois, j'étais au maximum. Cette main sur mon cul qui n'arrangeait rien. Je faisais des grimaces pour me retenir, j'avais l'impression que mon gland allait éclater, il me faisait atrocement mal, si elle n'arrêtait pas, je vais éjaculer, mais elle n'arrête pas, bien au contraire.

Elle passe encore sa main sur ma bite, m'entraîne à l'écart, enroule son mouchoir autour de ma bite, me plante là, à côté de cette table, presque dans l'obscurité.

– Je vais nous chercher un casse-croûte, dit-elle en s'éloignant, tu veux ? Elle n'attendit pas la réponse, elle avait disparu.

Je m'assieds, les jambes écartées, mon pantalon sur les cuisses. Je n'ai que le temps d'enlever son mouchoir. Je me décharge avec violence, putain, que cela faisait du bien, j'en tremblais, J'avais

fermé les yeux tenant ma bite dans la main, j'arrosais assidûment le dessous de la table.

Elle arrive, me surprenant, ma bite encore dans la main, avec un plateau, notre casse-croûte au fromage et deux verres de vin dessus.

Elle pose le tout sur la table. Elle avait vu que j'avais juté, me prit son mouchoir des mains, pour essayer délicatement ma bite. Elle me remonte mon pantalon. Elle me surprend en me donnant un baiser sur la bouche. Elle m'essuie mes mains. D'une manière tout ce qu'il y a de naturel, comme si elle le faisait tous les jours. Putain de merde, je recommençais à bander, c'était chronique.

Surpris par la beauté de son action, je l'ai laissé faire. Elle était très douce. Lorsqu'elle se penchait vers moi, elle laissait ouvrir sa veste par-dessus, pour me présenter sa belle poitrine, sa beauté en me souriant. Je n'avais qu'à y mordre dedans, ce qui n'arrangeait toujours rien, bien au contraire.

– Je sais que tu aimes bien le bleu. J'ai été le chercher exprès dans la cuisine, pour toi.
– Merci.

Notre casse-croûte avait une épaisse couche de fromage, qui répandait une bonne odeur de petite fille qui se néglige, elle était contente, on mordait dans ce casse-croûte avec délice, elle se calait contre ma poitrine, s'appuyant contre moi.

Elle m'avait pris une main qu'elle calait contre un de ses seins. Entre deux bouchées

– Jean-Claude, tu me plais vraiment beaucoup.

Puis, elle me regardait manger, ses beaux yeux qui me souriaient et qui ne me quittaient plus. J'en étais même gêné. Ma trique se dressait de nouveau, pardon, elle essayait de battre le record.

– Ah, Jean-Claude, demain, nous ne repartons pas en minibus comme prévu tous ensemble, mais en voiture individuelle, tu seras dans la voiture N°3, une 4 × 4 Ton départ est à neuf heures, après le petit déjeuner.

Elle prit ma main de nouveau, pour la poser sur sa poitrine, l'autre sur son ventre, elle me la fit glisser, entrer dans son pantalon, sur sa touffe, écartant même les cuisses pour laisser pénétrer ma main sur son entre. Je ne voulais pas, mais j'étais hypnotisé, sans réaction, sans volonté, elle faisait de moi, ce qu'elle voulait, j'étais son jouet.

Ma bite qui gonflait ou essayait de gonfler davantage, se retrouvait dans sa main, elle caressait ma trique avec une douceur incroyable, sa main brûlante qu'elle déplaçait sur mes testicules, sur ma bite en feu sur mon cul. Lentement, mon cerveau commençait à se libérer un peu, je reprenais lentement le contrôle de moi-même.

Je jouis tout d'un coup, éjaculant avec force entre ses mains et dans un grognement assez puissant. Elle se dépêche de nettoyer ma bite. Me donna un baiser que je pus détourner, elle remonta mon pantalon.

– Jean-Claude, tu n'aimes pas, que je t'embrasse ? Me murmure-t-elle surprise.

– Si, j'aime, j'ai aimé, mais tu me forces la main, je ne le veux pas. Tu es très gentille, laisse-moi venir, ne me force pas. Tu ne te rends pas compte de l'effet que tu me fais

Je me lève après une ultime caresse sur sa toison anthracite,

– Je t'aime bien, mais pas plus, tu dois l'accepter. Elle me regarde partir avec tristesse. Elle pense ,« *ne te fait pas de souci, mon amour, je te veux et je t'aurai* ».

Enfin, j'ai réussi à la quitter et me dirige au lac, nous ne partons que demain matin, aussi je vais nager un peu.

Ils étaient tous occupés à danser, boire et manger, j'avais la paix. Je pouvais nager en toute tranquillité, par contre, sa chatte devant mon nez, grande ouverte, laissant sa cyprine se répandre. J'aimais nager la nuit, et je ne me privais pas. Je ne sais pas combien de temps je suis resté dans le lac, mais, je suis rentré très fatigué, j'ai même très bien dormi, bien que de temps en temps, je voyais de nouveau ses fesses, sa chatte ou ses seins qui surgissaient devant mes yeux.

Après mon copieux petit déjeuner, je me rends vers la voiture N°3, le chauffeur, bien habillé que je n'avais jamais vu, m'attendait, j'étais seul. J'étais déjà sûr, que nous ferions le voyage ensemble, je ne sais pas pourquoi, mais, j'avais mis mon survêtement sans sous-vêtement, comme elle aimait, mais j'étais fermement décidé à la rejeter, à ne pas accepter ses avances, je voulais l'ignorer. L'autre fois, je n'avais pas réussi, mais cette fois, elle allait voir.

– Monsieur Jean-Claude ?

– Oui, Monsieur ?

– Vous pouvez déjà vous installer, nous recevrons notre seconde passagère dans quelques minutes. Voilà la catastrophe, notre deuxième passagère, c'était elle, à coup sûr, je m'en doutais. J'en étais même certain.

En voiture

Effectivement, c'était bien elle. Toujours avec son survêtement. Je pouvais, de nouveau admirer sa poitrine, lorsque sa veste s'ouvrit en grand, à sa montée et qu'elle me posa sa bouche sur la mienne, Je n'ai même pas cherché à la repousser.

J'étais décidé, plus que décidé, je vais la bouder. Je ne vais pas répondre à ses avances. Je ne vais surtout pas la toucher, mais je bandais déjà. Ma main sur sa poitrine, lui malaxant ses beaux seins et ses mamelons, je savais pourquoi je n'avais pas de sous-vêtement, je n'avais pas oublié.

Instinctivement, ma main glissa dans son pantalon, je me serais giflé. Elle ne portait, comme moi d'ailleurs et comme je m'y attendais, pas de sous-vêtement. Mon bas-ventre me démangeait, j'étais comme électrocuté, elle se blottit contre moi après avoir fait tomber son pantalon sur ses mollets, le mien aussi par la même occasion et je n'ai rien fait pour l'en empêcher, bien au contraire.

– J'aurais dû me douter que tu serais dans la voiture avec moi. Elle me sourit.

– Tu ne voulais pas ?

– Je commence à m'habituer à ta présence. Tu restes contre moi que si tu ne me fais pas bander, je t'interdis même de me faire bander, c'est compris. Elle tâte ma bite en souriant.

– Je crois que c'est trop tard, Jean-Claude, me dit-elle, me fixant dans les yeux. Tu me plais vachement, tu ne peux pas savoir et comme tu bandes déjà, je vais continuer. Tu ne peux pas dire que c'est ma faute.

– C'est la faute à qui ? Ce n'est pas moi qui me fais bander seul non.

– Peut-être, mais tu me plais vachement

– En si peu de temps ?

– Non, je te connais depuis plus longtemps que tu ne crois. Jean-Claude, continuait-elle à voix basse, j’ai envie de toi, j’ai envie de te faire jouir, que tu me fasses jouir, tu le souhaites ? Naturellement, elle n’attendit pas ma réponse, elle m’avait de nouveau hypnotisé. Je ne pouvais rien faire contre, toute ma bonne résolution avait disparu, elle était mon aimant permanent. Au pire, je l’aurais même violée

Pendant que nous roulions, Oui, j’en avais envie, je ne pouvais même pas penser à elle sans bander, sans être obligé de me branler, de me faire éjaculer. Je lui caressais sa poitrine, son mont d’amour, sa chatte, c’était ma réponse, sa veste était déjà grande ouverte, son pantalon avait maintenant disparu. Je ne savais même pas si je l’aimais, je ne savais toujours pas son nom.

J'avais envie d'elle, mais la voiture n'était pas assez large pour cela alors, je m'aplatis pour lui prendre sa chatte en bouche, elle me la remplie de sa cyprine, en se retournant, les jambes en l'air, elle remplie sa bouche de ma queue.

Je la fais, Sauter, sursauter, hoqueter, trembler et soupirer de



plaisir. Nous roulons sur les sièges, mes mains lui caressent ses fesses, ses seins. Ses mains caressent vivement ma bite, aider de ses lèvres et de sa langue.

Elle gémissait de plus en plus fort, j'avais peur que le chauffeur ne nous entende, mais la voiture était bien capitonnée, bien isolé. D'un coup, ma bite toujours dans sa bouche, elle cherchait à

s'écarter, de moi, se tordait de gauche à droite, avec des râles extrêmement fort, elle me tirait contre elle, me repoussait.

Enfin, dans un cri de satisfaction, m'éclaboussa le visage de cyprine, sa joue sur ma cuisse, elle avait gardé ma bite dans sa bouche, ne la sortait que pour m'embrasser. Comme réaction, ma bite lui remplit sa bouche, son visage, sa poitrine de sperme chaud. Elle était heureuse.

Elle prit sa serviette de bain de son sac, pour nous nettoyer, elle avait tout prévu et s'asseyait sur mes genoux, face à moi. Maintenant, nous étions dépourvus de tout vêtement. Ses seins sur ma poitrine, sa belle touffe anthracite contre mon pubis, sa chatte sur ma bite, à présent bien ramollie, « tien, je ne bandais pas » sa joue contre la mienne, ses bras serrés autour de mon cou. Elle me murmure encore.

- Jean-Claude ! Reste avec moi, tu me plais de plus en plus.
- Tu me l'as déjà dit.
- De quoi ? Que je reste avec toi ?
- Non, mais que je te plaisais.
- L'important est de savoir si moi, je te plais. J'ai encore une semaine de vacances, je vais après étudier à paris. Tu n'aurais pas envie de continuer tes examens comme prof ?
- Oui, bien sûr, mais je ne peux pas me le permettre. Les cours sont à paris, je n'aurais pas de salaire. Il faudrait que je paye ma chambre et tout le reste, je ne peux pas me le permettre, autrement, oui j'en aurais eu envie.
- Je veux rester avec toi Jean-Claude, tu comprends ?
- Je n'ai plus de vacances, je dois travailler. Demain, je commence à neuf heures, jusqu'à cinq heures, sauf vendredi, je termine à quatre heures.
- Je le sais, je viendrai te chercher.

– Tu me fais chier. Alors écoute-moi bien, je t’autorise à rester avec moi cette semaine, mais pas plus, je veux ma tranquillité, je suis un solitaire. D’accord ?

– Et après, on se reverra encore hein ?

– Oui, nous nous reverrons quelquesfois en fin de semaine.

Que fais-tu après ?

– Je vais à l’uni, à paris, cela me va d’ailleurs très bien, je rentre le vendredi soir, je viens te rejoindre.

– Il n’en est pas question, nous verrons plus tard, mais je ne le veux pas.

Puis elle se serre contre moi. Frottant sa belle poitrine, ses mamelons contre moi, j’avais du mal à me retenir. Je lui caressais ses belles fesses bronzées comme du café ou du chocolat, Elles étaient bien rondes, je les adorais, je voulais y mordre dedans. Nous nous préparons, je suis arrivé, je suis enfin chez moi.

L'attirance

Chez moi. Je vais pouvoir me reposer. Où vas-tu toi ? Lui demandé-je.

– Eh bien, je reste avec toi, je crois, tu me l'as dis non ? Je n'ai pas oublié.

– Oui, oui, je te l'ai dit, bon et bien, viens, Je la prends par la main, adieu, vaux, vache, cochons. J'avais oublié.

Le chauffeur porte nos bagages, pendant que j'ouvre ma porte. Je n'avais pas pensé qu'elle resterait, mais plutôt qu'elle me rejoindrait le lendemain, mais... Bon. Elle est là.

Elle donna congé à son chauffeur, lui précisant qu'il devait revenir pour le repas, puis elle s'occupa de me dénuder, sans plus me demander, elle me prépara une bonne douche chaude. Elle a eu vite fait de reconnaître les lieux.

– Tu veux te doucher, je suppose ?

C'est moi qui l'aie déshabillé pendant qu'elle téléphonait. Merde qu'est-ce que je fais encore ?

– Halo papa chéri, je ne rentre pas ce soir, je reste avec Jean-Claude. Je passe te voir demain matin après neuf heures, il serra en classe.

– Non mon petit papa, je commence mes cours la semaine d'après. Je l'accompagne à son travail, et je viens tout t'expliquer. Embrasse maman chérie également, bonne nuit à tous les deux. Je lui caressais sa poitrine. Merde et je la caresse en plus.

– Dis-moi, si tu me disais ton prénom, se serrait plus facile pour t'appeler.

– Je te le dirai plus tard, viens prendre ta douche. Elle m’a aidé à monter sous la douche, puis, elle me rejoignit.



Sous la douche, elle me caressait, embrassait mon corps, assise sur mes cuisses, elle me caressait ma bite, la prenait en bouche, Ma bite était devenue énorme, très longue et très dure comme un barreau. Elle a stoppé tout mouvement, elle fixe son regard dans mes yeux, ma bite dans sa main. Je me doutais bien, qu’elle me voulait quelque chose, elle veut me demander quelque chose, je la connaissais maintenant.

– Jean-Claude, me dit-elle, j’ai envie de faire l’amour avec toi.

Je reste d'abord sans voix, c'est le choc, je m'attendais à tout, mais pas à ça. Le seul mot qui me vient à la bouche

– Quand ? J'étais désorienté, faire l'amour avec elle !!

– Eh bien, à présent, tout de suite répond-elle et se jette à mon cou, ses lèvres sur les miennes, sa langue qui se cherchait un passage entre mes lèvres, dans ma bouche. Ses yeux noirs dilatés qui brillaient. Je me surpris à lui demander :

– Tu sais faire ?

– Non, mais je suis sûre que toi, tu le sais.

– Si je comprends bien, tu es pucelle ? Mon cœur s'élevait dans ma poitrine

– Exactement, je suis une vraie de vraie.

– Et si je ne sais pas ?

– Ne raconte pas des histoires, je suis certaine que tu sais faire, tous les garçons le savent, eh puis, on se démerdera, j'ai envie, avec toi et maintenant tout de suite.

– Tu es sûr de le vouloir ?

– Oui, plus que certaine, mais je veux faire l'amour uniquement avec toi, allez, dit oui, fais-moi l'amour, je le veux.

J'étais surpris qu'elle me le demande, je ne m'y attendais pas. Cela rassemblait à une déclaration d'amour, ou je me trompe. Je panique, je prends peur, merde je ne veux pas, je veux garder ma liberté. Elle a arrêté la douche, elle sèche mon corps rapidement, se frottant toujours contre moi, ses yeux se sont agrandis, ses grands et beaux yeux noirs brillent, d'envie. Elle tremble d'envie.

– Jean-Claude, me dit-elle, ses lèvres contre les miennes, je m'appelle Tya.

– Comment ?

– Tya, té, i-grec, a, Tya

– Joli prénom ! Tya, mais je ne veux pas te dépuceler.

– Pourquoi ? J'élève la voix, « *j'ai peur, je panique même à cette idée.* »

– Pourquoi ? Pourquoi ? Parce que je ne sais pas faire.

– menteur, je veux que tu me dépucelles, je le veux et tu vas me dépuceler, maintenant embrasse-moi. Me débattre ne servait à rien, je ne me débattais même plus, je subissais, c'est elle, Tya qui faisait de moi ce qu'elle voulait.

Lorsqu'elle avait quelque chose au cul, elle ne l'avait pas ailleurs, du moins pas encore.

Ce que je fis bien sûr, c'est également le départ de notre catastrophe. Sans tenir compte, de mon bon vouloir, nous roulions à terre, à moitié séché, puis sur mon lit. Ses cuisses serrées autour de ma taille, elles étaient brûlantes, Elle avait le souffle très court, elle ne disait plus rien. Elle tremblait, ses yeux ne quittaient plus les miens. Si encore un mot.

– Jean-Claude ne me fait pas de mal dit-elle, mais je t'aime tellement.

Ma queue, bien trempée de sa cyprine, faisait avancer dangereusement mon gland entre ses petites lèvres, qui s'ouvrait volontairement, doucement pour laisser le passage. Nous étions en trans.

Tya ne respirait plus, ses tremblements étaient énormes, elle avait peur, se crispait à mon épaule, Tya avait fermé les yeux, sa bouche contre la mienne, sa langue s'enroulait autour de la mienne pendant que mon gland, lentement, mais sûrement continuait son chemin entre ses chairs, dans son fourreau.

D'un coup, elle se redresse, en ouvrant ses grands yeux. Elle voulait me dire, quelque chose, mais resta figée sans rien dire. La bouche ouverte elle me fixait amoureusement, mon gland, ma bite continua leur chemin. Surprise, pendant quelques secondes, avant de se dandiner, de se convulser, la jouissance la faisant même crier de bonheur. Elle se tordait dans mes bras, son bassin suivait le mouvement de va-et-vient de ma queue, qui me procurait tant de jouissance. Mon gland qui ne cessait plus de grossir à m'en faire mal.

C'était pour moi et pour elle quelque chose de nouveau, d'extrêmement beau, je ne voulais pas que cela s'arrête.

La jouissance m'atteignait de plus en plus fort, rien que de sentir ses convulsions contre mon corps. Je râlais de plus en plus avec elle à l'unisson, ses râles, ses soupirs se transformaient en petits cris aigus, de plus en plus fort. Ma bite avait pris une grosseur, une grandeur phénoménale

Ses bras, serraient mon cou, sa joue s'appuyait sur la mienne, elle se contorsionnait de droite à gauche, entre mes bras, sa poitrine bien ferme dans ma main, son petit mamelon.



Je ne pouvais plus tenir, ma jouissance était trop forte, j'éjaculais, tout le sperme que j'avais emmagasiné, ce qui faisait beaucoup.

D'un seul coup, elle poussa son pubis contre le mien. Tya planta ses ongles dans mes fesses, les tirant contre elle. Planta les ongles de sa deuxième main dans mon épaule, me pressait, contre elle, me coupant le souffle. Ses cuisses, ses jambes enroulées autour des miennes, Tya me fit encore rouler pour prendre le dessus.

Tya éjacula sa cyprine sur mes Jambes, à plusieurs reprises, elle ne bougeait plus. On aurait pu croire, qu'elle était morte. J'avais une sensation de bien-être dans tout le corps, je la sentais vibrer

contre moi, je sentais son cœur qui battait contre ma poitrine, elle hoquetait, soubresautait.

Après un temps que je jugeais assez long, je voulus me retirer, mais elle me tenait ferme, pour chacun de mes mouvements, Tya se serrait davantage, ma queue toujours bien profonde dans son fourreau. Il nous fallut nous lever lorsque le chauffeur est arrivé, bien que Tya, n'en ait aucune envie.

– Jean-Claude, je t'aime tellement, j'aimerais rester ici pour le repas.

– Il n'en est pas question, j'ai faim et je veux manger quelque chose. Si tu le veux, ce soir, on se fait livrer.

C'est elle qui nous emmena au restaurant, qu'elle connaissait bien, habillé légèrement, elle se collait à moi encore plus.

– Cela n'a pas été une bonne idée de faire l'amour, lui dis-je

– Pourquoi ?

– Maintenant, tu te colles encore plus contre moi.

– C'est normal, je voulais recommencer, je n'ai qu'une semaine et je souhaite en profiter.

– Moi je voulais avoir ma tranquillité, sans toi.

– Pas de chance, j'y suis, j'y reste à présent.

Elle avait déjà ses deux mains sur mes fesses, mon pantalon sur les genoux. Ma bite qui recommençait à se lever. Je l'éloigne de moi.

– Viens, merde, je ne veux pas baiser, j'ai faim. Dans la voiture, ses lèvres contre les miennes pour me dire.

– Jean-Claude ! Je t'aime.

– Encore ! Qu'est-ce que tu racontes comme connerie

– Je ne te raconte rien, je te le dis et te le confirme, je t'aime, compris ?

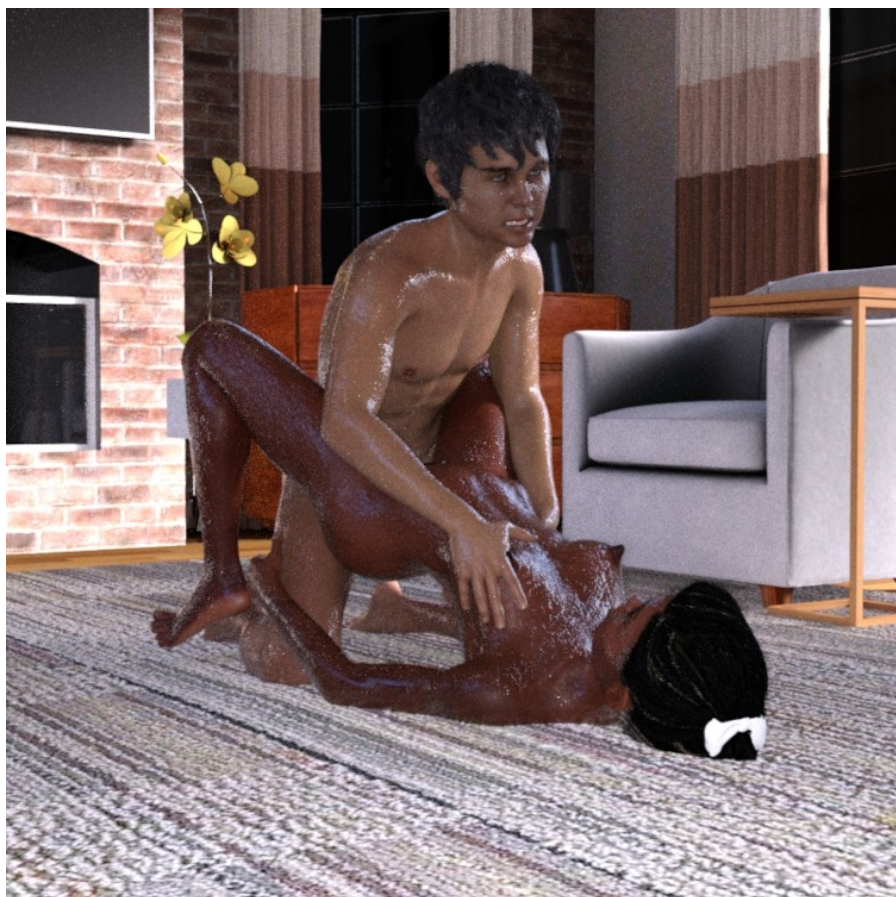
– Eh bien, je ne le veux pas, je te l’ai déjà dit, je te le confirme également, compris ? Elle ne me croyait pas et se moquait royalement de ce que je lui disais, elle m’avait eu.

Mes mains tremblantes avaient emprisonné son visage, mes lèvres l’embrassaient, je disais non, mon corps disait oui, elle posait mes mains sur sa poitrine, sur ses fesses.

Oh merde, lui dis-je, la serrant encore plus fortement contre moi, laisse-moi tranquille, fous-moi la paix, mais je ne la lâchais plus, emprisonnée dans mes bras puissants. Elle savait que j’avais perdu, que je l’aimais sans vouloir l’avouer. Elle se blottissait contre moi, je la pressais contre moi. Je ne sais pas pourquoi, je ne la voulais pas, mais j’avais envie d’elle, de la sentir se blottir contre mon corps lorsqu’elle était nue.

Le soir venu, bien entendu, nus devant notre pizza, je la regardais, je regardais sa beauté. Je la trouvais si belle, je me surpris encore en train de bander, uniquement en la regardant. Elle avait bien vu que je bandais, alors elle vint s’asseoir sur mes genoux, s’empala sur ma bite.

– Jean-Claude, j’aime beaucoup faire l’amour avec toi.



Je n'ai pas répondu, mais elle savait que j'aimais. Je la pris dans mes bras, lui caressant son joli corps chocolat, lui embrassant sa poitrine, ses petits mamelons noirs.

– Jean-Claude, me demande-t-elle, tu m'aimes ? Je me mets en colère pour lui répondre, lui pétrissant sa poitrine

– Non, je te l'ai déjà dit...

– Tu mens, je le sais bien que tu m'aimes, je le sens bien.

Je lui pétrissais ses fesses, je l'embrassais pour l'empêcher de me parler, de me questionner. Tout en nous chamaillant, elle se mit à sauter sur ma bite, sa poitrine, son ventre, son pubis glissaient de

haut en bas contre mon corps qui tremblait à la cadence de ses sauts, nous transpirions.

Mon gland, ma bite la défonçait littéralement, elle poussait ses gloussements chaque fois qu'elle se laissait retomber sur ma queue, qui chaque fois était de plus en plus forte.

Elle se dandinait sur ma bite, c'est moi qui la levais pour la laisser retomber sur ma trique, elle poussait des cris de plaisir maintenant, se cramponnant à mes poignets, sa bouche contre la mienne. Elle poussa presque un hurlement au moment où nous éjaculons, presque ensemble.

Je la serrais contre moi, elle aplatissait son corps contre le mien, nous fusionnons nos deux corps en un seul. Je n'avais jamais vécu cette sensation mon Dieu que c'était bon, nous jouissions ensemble, je la caressais, elle se blottissait contre mon corps, elle me communiquait son amour, la chaleur de son corps.

Je ne voulais plus me séparer d'elle, mon Dieu qu'elle était belle. Je la voyais de plus en plus belle. Je me surpris, lui prendre sa main dans la mienne, ou sans raison, de lui donner un baiser.

Je ne me reconnaissais plus.

Elle n'arrêtait pas de me sourire, de m'embrasser, de me caresser, chaque occasion était la bonne pour se frotter contre moi. Elle m'attirait comme un aimant. Me débarrasser d'elle, m'était impossible. Si elle était trop loin de moi, je la tirais contre moi.

L'Étudiant

– Jean-Claude, j'aime faire l'amour avec toi, tu es mon premier.

– J'aime également faire l'amour avec toi, j'aime te caresser et t'embrasser.

Elle noue ses bras autour de mon cou, sa bouche presque contre la mienne, ses grands yeux noirs me fixaient en brillant.

– Tu vois bien que tu m'aimes.

– Tu n'y connais rien, je ne t'aime pas, pas comme tu crois.

– Eh bien moi, cela me suffit, je t'aime comme ça.

Fourbus, fatigué, après, je ne sais combien de fois, nous nous sommes accouplés, ma bite dans sa chatte, nous nous sommes endormis.

À huit heures, elle me réveille, me caressant, m'embrassant. Le petit déjeuner était servi, le café était servi, ma lingerie était bien alignée sur le sofa, mes chaussures brillaient.

– Tya ! C'est toi qui a tout préparés ?

– Oui, j'ai envoyé le chauffeur pour acheter les croissants

– Je commence à neuf heures.

– Je le sais, mais tu as la voiture qui t'emmène et qui viendra te chercher.

– Que vont dire les gens en voyant ta voiture ?

– Tu t'en moques, tu leur dis, c'est la voiture de ton amie, tu as bien le droit non ? D'ailleurs je viendrais avec toi.

– Dans cette tenue ?

– Non, pas tout à fait, je mettrais ton peignoir.

C'est ce qu'elle fit d'ailleurs. Devant l'école, démonstrative, elle descendit de la voiture, m'embrassa, elle arrangea mon col et me lance.

– Je viens te chercher ce soir. Elle attendit que je disparaisse pour repartir. Elle se rendit tout de suite chez son père.

Chez son père, elle se jeta dans ses bras. Avec ma robe de chambre qui s’ouvrait. Elle lui raconta presque tout, sauf ses ébats amoureux avec moi. Le père adorait sa fille, et faisait tout pour elle, même davantage. Très riche, pour lui l’argent ne jouait aucun rôle. Tya étai tombé amoureux de Jean-Claude depuis plus d’un an maintenant, elle l’avait surveillé, son père l’avait aidé dans ses rapprochements. Lui avait expliqué comment si prendre, il ne pouvait pas voir sa fille aussi triste.

– Tu ne t’es même pas habillé ?

– Pas le temps papa.

– Ma chérie, ne te fait pas de souci, je vais continuer à t’aider.

Je continuais naturellement à m’occuper des enfants qui avaient besoin de moi en classe, je les aidais dans leurs devoirs. Un instituteur me fait savoir, à trois heures, que je devais aller dans le bureau du Directeur.

Je me demandais ce qu’il me voulait, j’étais ici depuis un peu plus d’un an et je n’avais jamais eu de problème.

– Monsieur Jean-Claude, prenez place. Nous avons entendu dire, que vous aimeriez suivre des cours à l’université de paris.

– Il est vrai, que j’ai eu cette pensée un court instant, mais je l’ai vite abandonnée

– Eh, pourquoi ?

– Monsieur le directeur, les cours ont une durée de deux ans, pendant ces deux ans je n’aurais aucun salaire, je dois payer mes semestres à l’uni, ma chambre, mes livres et je dois manger. Ce n’est pas pour moi.

– Monsieur Jean-Claude, si je vous disais, tous vos frais seraient payés, voudriez-vous prendre ses cours ?

- Qu’appellez-vous tous mes frais ?
- Disons, les frais de l’université, votre chambre, la cantine, et vous continuez de toucher votre salaire actuel.
- Je ne sais que dire, vous me surprenez.
- Estes, vous intéressez ?
- Oui, bien sûr...
- Eh bien préparer votre valise, vous commencez lundi, vous recevez un congé, pour le reste de la semaine, vous recevrez dans la semaine plus ample information. Alors pendant le reste de la semaine rassemblez vos affaires. Bonne chance, je me réjouis pour vous.

Comme un automate, sans voix, je me rendis dans mon vestiaire pour rassembler mes affaires. Je sors, il est quatre heures, mais Tya était déjà là, elle m’attendait, encore dans mon peignoir. Elle se jette à mon cou, elle m’embrasse

- Comment a été ta journée aujourd’hui mon chou, me demande-t-elle
- Très bien, mais je dois te parler à la maison. Tya.
- Tu es en colère ?
- Oui et non, nous devons discuter tous les deux. J’étais vraiment heureux qu’elle soit près de moi, le peignoir grand ouvert dans la voiture, bien que je veuille l’engueuler, elle était la seule à savoir que j’avais envie de L’UNI, comment a-t-elle fait aussi vite ?
- Jean-Claude, je crois que je connais ton problème.
- Ha, bon ? À qui as-tu dit que j’aimerais retourner à l’uni ?
- À mon père.
- Uniquement ?
- Non, bien sûr à maman aussi.
- À personne d’autre ?
- Non. Attends, dans dix minutes. Tu en sauras davantage. Tya prend son portable

- Allô Papa, peux-tu venir ?... Oui, tout de suite.
- Écoute-moi, dit-elle, tu m'as dit que tu aimerais bien, c'était une occasion, les cours commencent la semaine prochaine dans mon Uni, J'en ai parlé à papa, c'est tout. Il connaît beaucoup de monde.

Le papa Benjamin est à la porte, Tya va lui ouvrir.

- Papa, je te présente Jean-Claude, c'est lui que j'adore.
- Monsieur, je suis Benjamin, le père de Tya. Avec tout ce que j'ai entendu de vous, vous me plaisez, je peux vous confier ma fille Tya. Vous l'aimez au moins ?
- Eu... Oui Monsieur, bien sûr, je l'aime beaucoup. Elle me saute au cou. Je venais d'être piégé
- Papa, attend un peu. Jean-Claude, qu'est-ce que tu viens de dire.
- Je ne sais plus, qu'est-ce que j'ai dit ?
- Mon père t'a demandé quelque chose, qu'as-tu répondu.
- Rien, je ne sais plus.
- menteur, qu'as-tu dit à mon père, je veux l'entendre. Je lui pris ses joues dans mes mains presque dans un murmure, je lui dis.
- Oui Tya, je t'aime, je t'aime à la folie.
- Merde Jean-Claude, die le plus fort, die le moi souvent, moi aussi je t'aime, elle pleure de joie, elle s'agrippait à moi. Tu ne peux pas savoir comme c'est doux à entendre.
- Tu vois dit le père, tu as réussi, il t'aime, tu n'as plus besoin de moi.
- Moi j'ai encore un mot Monsieur Benjamin. Je ne veux pas cet argent en cadeau.
- Je m'en doutais, voici un contrat de crédit. Tu me rembourseras les frais de l'université, deux ans après ton examen, si tu refuses de te marier avec Tya.
- Eh si je me marie ?

– Tu n’auras pas besoin de te rembourser, ce sera votre argent de toute manière. Vous venez, tous les deux vendredis, nous discuterons de ton déménagement. Maintenant, je me sauve.

La porte n’était pas fermée que Tya, m’avait déshabillé, son peignoir était tombé, elle me faisait bander. Putain de merde, c’est ça, je l’aimais, depuis le début.

